

Bulletin d'histoire politique

La présence des soldats canadiens en Belgique

Serge Jaumain



Volume 3, numéro 3-4, été 1995

La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale : mythes et réalités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063475ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063475ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jaumain, S. (1995). La présence des soldats canadiens en Belgique. *Bulletin d'histoire politique*, 3(3-4), 86-99. <https://doi.org/10.7202/1063475ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA PRÉSENCE DES SOLDATS CANADIENS EN BELGIQUE

Serge Jaumain

Centre d'Études canadiennes de l'Université Libre de Bruxelles

« **Q**uand l'histoire de cette guerre s'écrira (et elle s'écrira un jour, avec l'avantage d'un assez long recul et d'une juste perspective), on ne manquera pas de souligner, j'en suis sûr, que pendant les premiers cent jours de la libération, l'armée canadienne a eu une tâche ardue, difficile et sanglante, et que, par suite des circonstances, cette tâche fut à peu près dépourvue de l'éclat spectaculaire des campagnes menées par les Anglais et les Américains». C'est par ces mots que Marcel Ouimet ouvre le reportage qu'il envoie depuis la Belgique à Radio-Canada, le 14 septembre 1944. Le journaliste ne se trompe pas: la participation des troupes canadiennes à la libération de l'Europe occidentale en 1944-45 a fait, aujourd'hui, l'objet de nombreuses publications qui ont souligné le rôle tenu par les Canadiens lors de ces opérations. Il faut toutefois reconnaître que dans les travaux publiés au Canada¹, la Belgique est rarement le sujet central. De l'autre côté de l'Atlantique, les historiens belges ont également entrepris d'importantes recherches sur cette période cruciale de leur passé. Elles ont, bien sûr, mis en évidence la contribution des Canadiens à la libération du pays, mais jusqu'en 1985, aucune étude scientifique consacrée spécifiquement à ce sujet ne vit le jour. Le constat est d'autant plus curieux que la présence des soldats canadiens en Belgique y a laissé de nombreux souvenirs. Des cérémonies d'hommage se déroulent régulièrement dans les principales localités flamandes où l'entrée des Canadiens signifia la fin de quatre années de présence allemande, et la presse vient encore de saisir l'occasion du 50^e anniversaire de la libération pour rappeler avec force détails les durs combats livrés par les Canadiens en septembre et octobre 1944².

La première grande analyse du rôle des Canadiens dans la libération de la Belgique a été publiée, il y a 9 ans, par J. R. Pauwels. Son article intitulé «De Canadezen en de bevrijding van België (1944-1945). Niet alleen een militaire geschiedenis»³ (Les Canadiens et la libération de la Belgique. Pas seulement une histoire militaire) est le fruit d'une longue recherche menée

surtout dans les documents canadiens. Notre étude doit beaucoup à ce travail. Nous l'avons cependant complété par un dépouillement des archives du Ministère belge des Affaires étrangères, par une analyse de plusieurs journaux belges et canadiens de septembre 1944 à décembre 1945, par l'étude des reportages de Radio-Canada au cours de la même période⁴ et par la lecture des travaux historiques parus en Belgique et au Canada depuis 1985⁵.

À partir de ce corpus documentaire, il est possible de dégager un certain nombre de conclusions sur la présence des troupes canadiennes en Belgique. Notre étude se divisera en trois parties. Nous examinerons tout d'abord les opérations militaires proprement dites, nous nous pencherons ensuite sur les rapports entre la population belge et les soldats canadiens, enfin, nous tenterons de mesurer l'impact de ce conflit mondial sur l'image de la Belgique au Canada.

Les opérations militaires

Après le débarquement des Alliés sur les plages de Normandie et les combats très durs livrés à Caen et Falaise, la Première armée canadienne qui forme l'aile gauche du dispositif allié, se voit confier la mission de progresser vers le Nord, le long du littoral. Elle doit s'emparer des ports de la Manche et de la Mer du Nord afin de faciliter l'approvisionnement par mer des troupes alliées. Il faut préciser que cette Première armée canadienne, placée sous le commandement du général Crerar n'est pas composée exclusivement de Canadiens. Elle comprend deux corps d'armée: le 1^{er} Corps d'armée britannique et le 2^e Corps d'armée canadien. Ce dernier se compose de la 1^{re} Division blindée polonaise et de trois divisions canadiennes. Dans un premier temps, quelques contingents belges et hollandais servent aussi dans la Première armée canadienne, mais ils passeront dans la Deuxième Armée britannique lorsque celle-ci lancera ses opérations en Belgique puis au Pays-Bas⁶.

Les troupes canadiennes avancent très vite: le 3 septembre le Deuxième Corps d'armée canadien franchit la Somme et trois jours plus tard, les premiers soldats sont à la frontière franco-belge. En Belgique, leur progression sera très rapide, du moins dans un premier temps. Elle se déroule en suivant trois grands axes:

1° La 4^e Division blindée pénètre en Belgique, le 6 septembre, dans les environs du village de Leisele (Flandre occidentale). Elle poursuit ensuite sa route vers Dixmude puis Bruges. Le 7 septembre, les Canadiens sont dans les environs de la vieille ville flamande. Ils doivent toutefois marquer une

petite pause car les Allemands se sont retranchés derrière l'obstacle géographique formé par le canal de Gand à Zeebruges et une délégation de la ville est intervenue pour demander aux Canadiens de ne pas bombarder le joyau architectural flamand. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, les Canadiens réussissent à profiter d'une faiblesse du dispositif militaire allemand pour établir une petite tête de pont de l'autre côté du canal de Gand, à Moerbrugge. Le 10 les tanks franchissent ce canal sur un pont Bailey et deux jours plus tard Bruges est libérée pratiquement sans destruction⁷.

2° La Première Division blindée polonaise entre, elle aussi, en Belgique le 6 septembre mais dans la région de Poperinge et elle poursuit sa route vers Ypres, Passendale, Roulers, Tielt et Aalter sans rencontrer une grande résistance allemande. Elle se tourne ensuite vers Gand où elle relève la 7^e Division blindée britannique, qui doit participer à l'opération *Market Garden*.

3° La Deuxième Division canadienne d'infanterie avance, pour sa part, le long de la côte. Le 7 septembre, les Canadiens entrent à Nieuport et, deux jours plus tard, la Quatrième brigade d'infanterie occupe le port d'Ostende pratiquement sans combat. La ville n'est plus défendue par les Allemands mais, avant leur départ, ceux-ci ont détruit une grande partie de ses installations portuaires. Elles seront remises en état une vingtaine de jours plus tard et serviront à ravitailler les troupes alliées jusqu'à la réouverture totale de l'Escaut et donc du port d'Anvers. Le 9 septembre, les *Manitoba Dragoons*, atteignent Blankenberg, mais le «mur» de Zeebruges arrête la rapide progression canadienne.

Au cours de ces premiers combats sur le sol belge, les Allemands offrent une résistance limitée qui laisse penser que les troupes canadiennes atteindront rapidement l'embouchure de l'Escaut. En réalité, ils concentrent leurs forces dans ce que l'on appellera bientôt la «poche de Breskens», une enclave solidement défendue, entourée de régions partiellement inondées. Les puissantes batteries de Breskens et celles de l'île de Walcheren commandent l'accès à l'Escaut et empêchent ainsi l'utilisation d'Anvers par les troupes alliées. Le grand port belge est en effet relié à la mer par un estuaire de 80 kilomètres dont les Allemands ont fortifié l'embouchure. Il s'agit là d'un lourd handicap dans la mesure où l'utilisation des importantes installations portuaires anversoises (abandonnées pratiquement intactes par les Allemands) était indispensable pour assurer le ravitaillement des troupes alliées.

La Première Armée canadienne se voit donc confier la mission de rouvrir l'Escaut en réduisant la poche de Breskens et les forteresses de l'île de Walcheren. C'est ce que l'on appellera la bataille de l'Escaut, qui com-

mence en Belgique pour se terminer sur le territoire hollandais. Cette bataille sera d'autant plus importante qu'après l'échec de *Market Garden* (17-25 septembre), l'opération aéroportée sur Arnhem couplée avec une attaque sur Nimègue, par laquelle Montgomery espérait couper tout lien entre les territoires hollandais et allemands, la réouverture du port d'Anvers devient un objectif prioritaire pour les alliés.

Pour mener à bien cette attaque, la Première Division blindée quitte Gand et libère le pays de Waes jusqu'à Saint-Nicolas. Elle entre ensuite au Pays-Bas où elle libère Terneuzen, le 20 septembre, ce qui lui permet de nettoyer une partie de la rive sud de l'Escaut.

A l'Ouest, les troupes canadiennes se heurtent par contre à une résistance beaucoup plus dure. Les Allemands se sont réfugiés derrière la double protection formée par le canal de dérivation de la Lys et le canal Léopold qui leur offrent une formidable ligne de défense. Les premières tentatives visant à franchir le canal à Moerkerke se soldent par un échec. Comme le note très justement J. R. Pauwels, cette bataille de Moerkerke constitue un premier tournant dans l'offensive des Canadiens. Depuis leur percée en Normandie, ils avaient pratiqué une guerre de mouvement qui leur avait permis d'avancer très vite, grâce notamment à la supériorité de leurs blindés. Devant le petit village flamand, la rapide progression prend fin et commence une sorte de guerre de position au cours de laquelle les Allemands peuvent tirer parti de la géographie de la région (digues et champs inondés)⁸. Les Canadiens vont donc s'arrêter quelque temps dans les Flandres afin de reconstituer leurs forces. Comme nous le verrons plus loin, cette «pause» leur permettra d'entrer en contact avec la population flamande et de découvrir le mode de vie de cette partie de la Belgique.

Pendant ce temps, la Deuxième Division canadienne d'infanterie est déplacée vers Anvers afin de protéger les installations portuaires. Les Allemands menacent toujours la ville dont ils ne sont guère éloignés. Ils sont retranchés derrière le canal Albert qui forme la ligne de front au nord et à l'est de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, les Canadiens profitent d'une percée anglaise sur leur flanc droit, au nord d'Oostmalle. Ils bifurquent ensuite vers l'Ouest et occupent Sint-Leenaerts puis Brecht.

Face à la forte résistance rencontrée sur ces différents fronts, le lieutenant-général Gui Simonds qui remplace le général Crerar, souffrant, à la tête de la Première Armée canadienne décide de procéder en trois étapes:

— réduire la poche de Breskens derrière le canal Léopold (opération *Switchback*)

— occuper la région au nord d'Anvers et progresser en direction du Sud-Beveland (opération *Vitality*)

— prendre l'île de Walcheren à partir du Sud Beveland et de la Flandre Zeelandaise (opération *Infatuate*) (Cette dernière partie de la stratégie canadienne se déroulera exclusivement en territoire hollandais).

La 2^e Division canadienne quitte donc Anvers, le 2 octobre, pour le Sud- Beveland. Elle franchit le canal Albert et attaque par surprise les Allemands à Merksem. Les Canadiens atteignent le village frontière de Putte le 5 octobre; ils prennent Zandvlied le lendemain et pénètrent aux Pays-Bas. Cette rapide avance est arrêtée à quelques kilomètres de Woensdrecht (qui commande l'entrée dans le Sud-Beveland) où les Canadiens s'enlisent dans les polders inondés et sous le feu nourri de l'ennemi. Woensdrecht tombera 10 jours plus tard, après de durs combats et d'importantes pertes. Les îles de Beveland et de Walcheren sont désormais isolées du continent.

À l'est d'Anvers, les Canadiens avancent aussi à partir de leur tête de pont à Brecht. Dès le 2 octobre, ils descendent vers le sud-ouest afin de prendre à revers les Allemands postés le long du canal d'Anvers à Turnhout. Le 4 octobre, ils atteignent Lochtenberg (où ils avaient déjà tenté mais sans succès de franchir le canal) puis Maria-ter-Heide et Kapelle. Une partie de ces troupes est ensuite envoyée vers Woensdrecht pour soutenir l'offensive vers le Sud-Beveland.

Pendant ce temps, l'opération *Switchback* a été lancée. Elle prévoit attaquer la poche de Breskens sur deux fronts: la 7^e brigade d'infanterie, soutenue par de nombreuses pièces d'artillerie lourde (c'est la plus grosse concentration d'artillerie dont disposent les Canadiens depuis la Normandie) et utilisant des lance-flammes WASP, devra franchir le premier canal au nord de Maeldegem, tandis que la 9^e brigade traversera le Braakman au moyen de véhicules amphibies afin d'attaquer les Allemands dans le dos. La prise de Breskens sera pourtant beaucoup plus longue et difficile que ne l'avait prévu le haut commandement allié, car les troupes allemandes opposeront une farouche résistance aux Canadiens.

Les combats commencent le 6 octobre et, à la fin de la journée, les Canadiens ont réussi, tout au plus, à prendre pied dans une étroite bande de terre de l'autre côté du canal Léopold. La contre-attaque allemande est très dure, mais les Canadiens maintiennent péniblement les deux petites têtes de pont établies de l'autre côté du canal Léopold. L'opération amphibie sur le Braakman est par contre une réussite. Les Canadiens prennent les Allemands par surprise et leur tête de pont est très vite renforcée.

À partir du 10 octobre, les troupes canadiennes avancent lentement vers Breskens. Le 18 octobre, elles ont repoussé les derniers soldats allemands hors de Belgique (seule une petite poche de résistance subsistera jusqu'au

3 novembre dans les environs de Knokke, une région à moitié inondée coincée entre la mer du Nord, le canal Léopold et le canal de Bruges à Sluis). Breskens tombera le 22 octobre, cinq jours après Woensdrecht qui ouvrirait aux Canadiens la porte du Sud-Beveland. Le 6 novembre, Middelburg, capitale de l'île de Walcheren se rendait et, deux jours plus tard, les Canadiens étaient maîtres de l'île. La voie vers Anvers était rouverte, les Canadiens avaient atteint leurs objectifs. Il faudra néanmoins attendre encore quelques semaines avant la mise hors d'état des mines parsemées dans l'estuaire. Les premiers navires alliés entreront dans le grand port belge à la fin du mois de novembre.

Les Canadiens en Belgique

Pour la grande majorité des Canadiens engagés sur le front européen, les opérations militaires en France, en Belgique et en Hollande constituent le premier contact direct avec ces pays et leurs populations. En effet, il faut souligner qu'en marge des aspects strictement militaires, la participation à l'offensive alliée permet à de nombreux Canadiens de traverser l'Atlantique et de découvrir (sous un jour très particulier, il est vrai) des régions dans lesquelles, sans ces événements, ils n'auraient probablement jamais été. Tout comme les touristes qui les ont précédés, ils rapportent de ce séjour prolongé en Europe des impressions, des souvenirs qu'ils consignent parfois dans un petit «récit de guerre» ou dans la correspondance échangée avec leurs proches. Il est intéressant d'examiner rapidement quelques-uns de ces documents qui permettent de mieux comprendre le regard jeté par les Canadiens sur les Belges.

Les militaires canadiens connaissent peu la Belgique, même si les hasards de l'histoire les conduisent dans des localités comme Ypres ou Passendael dont les noms leur sont familiers. En effet, c'est sur ces champs de bataille de sinistre mémoire que leurs pères se sont illustrés une trentaine d'années plus tôt. Toutefois, à la différence de leurs aïeux, qui avaient surtout conservé des Flandres le souvenir de tranchées boueuses et n'avaient guère eu de contact avec la population, les Canadiens de 1944 auront, eux, la possibilité de nouer des liens très étroits avec les habitants et s'il est un point sur lequel tous les témoignages s'accordent, c'est l'extrême chaleur de l'accueil réservé aux militaires tout au long de leur passage. Il est vrai que cette fois, les Canadiens arrivent en libérateurs. Un militaire québécois, Jacques Gouin, écrit à sa femme, le 8 septembre 1944: «nous avons traversé la frontière belge sous un tonnerre de bravos et un orage de fleurs, de baisers, de bière, etc. La foule est en délire»⁹. De telles manifestations étaient certes attendues, mais c'est leur ampleur qui surprend et, en octobre 1944,

au retour d'un voyage en Europe le président du CCF M.J. Caldwell déclare même dans une conférence au Canada que l'accueil réservé en Belgique aux soldats canadiens est bien meilleur qu'en France¹⁰.

La forte résistance des Allemands retranchés dans la poche de Breskens retarde, comme on l'a vu, la progression des Canadiens, mais elle a aussi pour conséquence de leur permettre de découvrir, l'espace de quelques jours, les mœurs et la vie quotidienne des populations flamandes. Ils apprécient d'autant plus ces quelques moments de relative détente qu'il s'agit de leur premier arrêt depuis la percée de Caen et Falaise. Dans leurs récits et correspondances, ils se montrent des plus élogieux à l'égard de l'hospitalité flamande. De nombreux soldats logent chez l'habitant et ne tarissent pas d'éloges sur l'accueil très chaleureux qui leur est réservé. Outre l'amabilité de la population, ils soulignent la qualité de la nourriture. C'est en Flandre qu'ils ont d'ailleurs, pour la première fois, la possibilité de goûter à la gastronomie européenne et leurs hôtes n'hésitent pas à ressortir, pour l'occasion, leurs meilleures liqueurs¹¹.

La qualité du logement est aussi louée à maintes reprises: beaucoup sont impressionnés par la beauté et l'extrême propreté des maisons flamandes. Dans sa correspondance, J. Gouin souligne à de nombreuses reprises cette propreté qui l'a visiblement marqué: «tout est propre comme un sou; les gens chaussent encore les sabots de bois, mais sont d'une propreté extraordinaire» (lettre à sa femme, le 8 septembre 1944, p. 230); «Tout est d'une propreté reluisante. (...) je n'ai jamais rien vu d'aussi coquet et d'aussi invitant» (lettre à sa femme, le 9 septembre 1944, pp. 230-231); «C'est un pays très propre ici et bien joli» (lettre à Jean, le 9 septembre 1944, p. 231); «Je ne sais pas si la propreté des Belges, Flamands ou Hollandais est connue et réputée, mais nous nous en rendons compte nous-mêmes; c'est frappant, tout reluit comme un miroir, partout;» (lettre à sa mère, le 10 septembre 1944, p. 232). «Je suis de nouveau rendu en Belgique, le pays de l'ordre et de la propreté» (lettre à sa mère, le 2 octobre 1944, p. 239). Ce n'était encore rien à côté de la Hollande: le 21 novembre 1944, il écrit à sa femme: «les Hollandais, à mon avis, poussent la propreté à un tel excès, qu'ils en sont un peu agaçants. En entrant dans une maison, la première chose qu'on remarque est l'état de nos chaussures: immédiatement un œil inquiet et perçant se fixe sur la boue de nos chaussures. Il faut exercer une gymnastique de frottage des pieds inouïe si l'on veut entrer dans les bonnes grâces de la ménagère (p. 260).»

Certains retrouvent aussi, dans les paysages belges, les souvenirs des peintures flamandes: «Je n'aurais jamais cru autrefois, quand je contemplais les toiles flamandes, que je vivrais un jour dans ce joli décor, écrit à sa mère

Jacques Gouin; eh! bien oui, tout près de ma chambre, il y a un gentil moulin à vent comme ceux (...) que peignaient les Van Dyck et Rembrandt»¹². D'autres retrouvent, au contact des grandes exploitations agricoles, les souvenirs du Canada, au point de se sentir chez eux dans les campagnes flamandes. Les problèmes de langues eux-mêmes sont vite résolus car, à la grande surprise des Canadiens, de nombreux Flamands se débrouillent en anglais et en français. Ils sont aussi impressionnés de voir la population participer aux enterrements de soldats et prendre ensuite le plus grand soin de leurs tombes. Bien qu'étant eux-mêmes croyants, les militaires canadiens sont surpris par la dévotion des Flamandes et aussi par le poids de la religion et des tabous dans la vie quotidienne. Dans ce concert d'éloges, se glissent toutefois quelques points noirs: certains Canadiens sont choqués par la violence et la haine que déchaîne la répression des collaborateurs¹³.

Il est intéressant de souligner que les combats auxquels les Canadiens prennent part en Belgique se déroulent essentiellement sur le sol flamand et l'image de la population belge qu'ils transmettent au Canada se confondra parfois avec celle des agriculteurs flamands rencontrés dans l'ouest du pays. Le même Jacques Gouin écrit à sa femme, le 8 octobre 1944: «Veux-tu une image sommaire de la Belgique: un pays propre, traditionnel et religieux; les gens pour la plupart sont blonds et ont les yeux bleus; la langue maternelle est le flamand, mais la plupart parlent français. Étant un peuple nordique, ils sont sentimentaux et romantiques (...) Ce sont des gens polis et très hospitaliers. Ce qui les distingue surtout des Français, c'est qu'ils sont anglophiles, et ils ont quelques bonnes qualités anglo-saxonnes, telles que l'initiative dans les affaires, le sens pratique, l'unité politique surtout, ce qui manque aux Français. Évidemment, ils ont leurs nationalistes (les Flamingants comme on les appelle) mais en général, grâce à leur monarchie intacte (comme celle des Anglais), ils sont unis¹⁴.»

Lorsque les combats quittèrent le territoire belge, les Belges continuèrent à rencontrer de temps à autre des soldats canadiens. Certains travailleront à Anvers pour assurer l'arrivage de l'approvisionnement des troupes alliées, d'autres à Bruxelles, à partir d'où était coordonnée une bonne partie des opérations militaires menées en Europe occidentale. La capitale belge fut aussi, de septembre 1944 à septembre 1945, le lieu d'édition du journal *Maple Leaf* destiné aux soldats canadiens. Ce journal fut imprimé pendant un an sur les rotatives du *Soir*, le principal quotidien francophone du pays¹⁵. La Royal Canadian Air Force avait également une partie de ses troupes et de son matériel stationnée en Belgique (notamment

à Evere). Enfin, de nombreux soldats canadiens revinrent régulièrement en permission dans les villes belges. Ils profitèrent souvent de ces courts répit pour visiter Gand, Anvers, Bruges et Bruxelles¹⁶. Des hôtels étaient mis à leur disposition et les Canadiens qui débarquaient à Bruxelles pouvaient même bénéficier des services d'un bureau spécial (le *Canada Club*) qui les orientait dans la ville. Par ailleurs, dans son numéro du 15 août 1945, le *Maple Leaf* note que l'université de Bruxelles a ouvert ses portes aux militaires canadiens. Une quarantaine d'entre eux se sont inscrits pour des cours de 10 jours et des démonstrations scientifiques réalisées par des enseignants de l'université. Plusieurs visites guidées sont également organisées à l'intention de ces étudiants-militaires.

On possède, hélas, fort peu de témoignages spécifiques sur l'image laissée par les Canadiens en Belgique. Le dépouillement systématique du principal quotidien francophone, *Le Soir*, de septembre 1944 à décembre 1945 montre que le rôle tenu par les Canadiens dans la libération des deux Flandres est, dans un premier temps, rarement évoqué. Par contre, la rubrique «opérations militaires» soulignera à plusieurs reprises, en octobre 1944, les combats menés par les troupes canadiennes en vue de la réouverture de l'estuaire de l'Escaut. Dès le 5 octobre, le journal suit ainsi la progression des Canadiens au nord d'Anvers¹⁷ puis leur engagement sur le canal Léopold au nord d'Eecloo¹⁸, et il ne cache pas à ses lecteurs la farouche résistance offerte par les Allemands.

Lorsque, au début novembre, la Belgique est entièrement libérée, Lucien Creplet consacre dans *Le Soir* son billet diplomatique à «l'amitié belgo-canadienne»¹⁹. On peut y lire: «chez nous les Canadiens sont chez eux. Depuis l'autre guerre, les affinités indiscutables entre Belges et Canadiens se sont manifestées (...) Les Canadiens (...) accueillis dans nos foyers répètent volontiers qu'ils se sentent chez eux en Belgique». L'auteur rappelle que beaucoup de Belges ont été très bien reçus au Canada pendant la guerre et il estime que cette amitié belgo-canadienne constituera une base solide pour l'extension des relations commerciales entre les deux pays.

La libération de la Belgique vue du Canada

Les opérations militaires en Europe rendent la Belgique plus familière aux Canadiens restés aux pays. Il est vrai que, comme le montre bien la correspondance diplomatique entre le ministre de la Belgique au Canada, le baron Silvercruys, et son ministre des Affaires étrangères, Paul-Henri Spaak, les autorités belges avaient toujours été très attentives à l'image de leur pays véhiculée dans les médias d'Outre-Atlantique. Le 24 février 1943, Silver-

cruys note qu'il adresse régulièrement, à une liste des 1 200 personnalités les plus importantes, les informations «dont il est souhaitable qu'elles prennent connaissance» et qu'il a établi des relations personnelles avec la direction de plusieurs grands journaux²⁰. En outre, la même année, un bimensuel (*Belgium*) diffusé à 5 000 exemplaires et un hebdomadaire (*News from Belgium*) tiré à plus de 13 000 exemplaires permettaient de faire connaître au public nord-américain la situation de la Belgique²¹.

Dès le mois de septembre 1944, les journalistes canadiens suivent avec intérêt la progression de leurs troupes en Belgique et ils profitent de l'occasion pour présenter à leurs lecteurs (ou auditeurs) les principales caractéristiques de ce petit pays. Le 6 septembre 1944, à l'occasion de la libération de Bruxelles, CBC consacre ainsi, sur l'ensemble de son réseau, une demi-heure de programme à la Belgique. Les stations anglaises diffusent notamment des morceaux de musique classique belge (des œuvres de César Franck et Gretry jouées par l'Orchestre Symphonique de Vancouver) tandis que les stations francophones proposent à leurs auditeurs la dernière scène de la pièce *Kaatje* du dramaturge Spaak.

Plusieurs journaux canadiens s'intéressent également à la situation du roi Léopold III emmené par les Allemands, en juin 1944, vers une destination inconnue²², et à la désignation de son frère, le prince Charles, comme régent²³. La plupart des journaux diffusent le discours officiel selon lequel le gouvernement et la population attendent le retour de Léopold III sur le trône dès sa libération. Ils ajoutent également que, malgré les vigoureuses critiques formulées à son égard par le gouvernement français en mai 1940, au moment de la capitulation de l'armée belge, il apparaît, avec le recul, que l'attitude du roi a été irréprochable. Cette analyse se base notamment sur les écrits de l'amiral britannique Keynes. Certains journaux soulignent aussi le fait qu'il a refusé de collaborer avec les Allemands²⁴. Dans ce concert plutôt favorable à la monarchie, un article publié dans le *Montreal Daily Star* du 25 septembre 1944 fait tressaillir le baron Silvercruys, devenu entre-temps l'«ambassadeur» belge au Canada. Sous le titre «To Reign over Belgium Again?», Sonia Tomara, qui est aussi la correspondante du *New York Herald Tribune*, dresse un portrait saisissant de réalisme sur la situation de la royauté. Elle montre que Léopold III a perdu une grande partie de sa popularité, surtout dans la région wallonne, et que beaucoup de Belges souhaiteraient le voir abdiquer en faveur de son fils. La journaliste ajoute toutefois que seule la pression populaire pourrait forcer le roi à se retirer. Un article prémonitoire: il décrit presque à la lettre le scénario qui se produira six ans plus tard²⁵.

En suivant les troupes canadiennes dans la Belgique libérée, plusieurs correspondants s'intéressent aussi à la vie quotidienne de la population belge. Décrivant l'accueil très chaleureux réservé aux soldats canadiens, certains journalistes sont ainsi amenés à contester le discours officiel d'un pays où la situation alimentaire est catastrophique. Ils sont au contraire impressionnés par la qualité et la diversité de la nourriture offerte aux soldats canadiens²⁶. Une telle présentation gêne beaucoup les diplomates belges en poste au Canada. Dans une lettre à Spaak, datée du 2 octobre 1944, le Baron Silvercruys espère que le lecteur canadien fera «dans pareilles nouvelles, la part qu'il convient de réserver à l'enthousiasme d'une population libérée. L'accueil chaleureux fait aux alliés (...) devait fatalement provoquer des démonstrations à l'occasion desquelles les réserves de plusieurs années et celles du marché noir n'auront pas tardé à être englouties». L'ambassadeur belge constate que la plupart des articles envoyés au Canada sont inspirés par des sources occasionnelles et privées. Il se demande dès lors s'il ne serait pas souhaitable de prendre les dispositions nécessaires pour établir une étroite liaison avec les représentants de la presse étrangère en Belgique²⁷.

Les journalistes sont également impressionnés par la découverte des lieux de détention et de torture des résistants belges et plus particulièrement le camp de Breendonck qui est visité par plusieurs d'entre eux²⁸.

Il convient enfin de signaler que les contacts entre Belges et Canadiens avaient encore été renforcés par le fait qu'un certain nombre de militaires belges reçurent un entraînement militaire au Canada. Dès le mois d'octobre 1940, celui-ci avait en effet autorisé le gouvernement belge à recruter²⁹ ses nationaux installés au Canada et à leur faire subir un entraînement avant de s'embarquer pour la Grande-Bretagne. En février 1941, un premier camp d'entraînement fut ouvert à Cornwall (Ontario). Il sera déplacé deux mois plus tard à Joliette (Québec), où il restera en activité jusqu'en août 1943. Un total de 23 officiers et 391 sous-officiers et soldats belges séjourneront dans ces camps. Par ailleurs, un certain nombre d'aviateurs belges recevront leur formation dans des bases militaires situées dans l'Ouest canadien. L'aide qui fut ainsi apportée aux Belges par les autorités canadiennes renforça encore les liens entre les deux

Les liens qui se tissent entre les soldats canadiens et la population débouchent aussi sur une meilleure connaissance du Canada en Belgique, qui se concrétise par des mariages et par une augmentation des demandes d'immigration. Dans un nouveau billet diplomatique consacré au Canada, dans *Le Soir* du 4 juillet 1945, Lucien Créplet se voit, par exemple, obligé

de rappeler que l'immigration au Canada est très strictement réglementée et qu'il ne faut pas s'attendre à une modification de ces règles tant que la guerre n'est pas terminée.

Conclusion

Cette rapide analyse permet de souligner le rôle tenu par les Canadiens dans la libération de la Belgique. Si, au Canada, la commémoration du débarquement de Normandie a été fêtée dans une relative discrétion, la presse belge a, par contre, abondamment rappelé le rôle tenu par les troupes canadiennes dans les opérations militaires ayant conduit à la libération de l'Ouest du pays. Les villes et villages de cette partie de la Belgique ont d'ailleurs organisé, en septembre, d'importantes cérémonies pour rappeler l'événement.

Au delà des aspects strictement militaires, la présence de soldats canadiens sur le territoire belge eut des conséquences sociales et culturelles non négligeables. Elle renforça tout d'abord les liens entre les deux populations, qui trouvèrent rapidement un certain nombre d'affinités. Les Canadiens apprécèrent beaucoup l'accueil chaleureux qui leur fut réservé, d'autant plus qu'il s'agissait, pour la plupart d'entre eux, de la première halte depuis les durs combats menés dans la région de Falaise. C'est en Belgique qu'ils goûtèrent réellement à la culture européenne, tant au niveau du logement que de la nourriture et des contacts avec les habitants.

Les soldats et les correspondants qui les accompagnaient profitèrent aussi des quelques semaines passées en Belgique pour faire un peu mieux connaître les contrées traversées aux Canadiens restés au pays mais qui suivaient de jour en jour la progression de leurs troupes. Dans cette perspective, les lettres, les récits de guerre et les reportages vont influencer de façon durable les représentations collectives de la Belgique au Canada. Les Canadiens tissèrent aussi de nombreux liens personnels avec la population, qui se concrétisèrent par divers mariages et surtout par une augmentation des demandes d'émigration vers ce pays.

Notes

1. R.W. THOMPSON, *The Eighty-Five Days. The Story of the Battle of the Scheldt*, Londres, 1957; C.P. STACEY (prof. U of T), *The Victory Campaign. The Operations in Northwest Europe 1944-1945*, Ottawa, 1966; J.L. MOULTON, *Battle for Antwerp. The Liberation of the City and the Opening of the Scheld 1944*, New York, 1978.
2. Grâce au précieux concours de l'Amabassade du Canada à Bruxelles, nous avons pu rassembler tous les articles parus dans la presse belge à l'occasion de la commémoration de l'entrée des troupes canadiennes en Belgique. L'étude de ce volumineux dossier de presse prouve que, cinquante ans après les événements, la contribution des Canadiens

- à la libération de la Belgique est encore régulièrement rappelée, tout particulièrement dans les villes flamandes de l'Ouest du pays.
3. J.R. PAUWELS, «De Canadese en de bevrijding van België (1944-1945). Niet alleen een militaire geschiedenis», *Cahiers du Centre de Recherche et d'Études historiques de la Deuxième Guerre mondiale*, 9 octobre 1985, pp. 1-122.
 4. Ces reportages sont conservés aux Archives nationales du Canada. Pour la documentation iconographique voir Marc CONSTANDT, *Een canadese reportage over de nadagen van de Tweede Wereldoorlog*, Middelkerke, 1990 et *Photocopies of Descriptions of Photographs. Activities of Canadian Troops in Belgium. September-October 1944*, s.l.s.d. (un exemplaire se trouve au Centre de recherches et d'études historiques de la Deuxième Guerre mondiale)
 5. Il faut toutefois préciser que la plupart des documents consultés dans le cadre de ce travail évoquent les Canadiens dans leur ensemble et il est souvent impossible d'isoler les informations concernant exclusivement les Canadiens français.
 6. *Canada-Belgium, Belgique, België 1944-1994*, brochure-souvenir publiée par la Direction générale des communications. Anciens Combattants Canada, Ottawa, 1994, p. 19.
 7. J.R. PAUWELS, *op. cit.*, pp.5-7.
 8. J.R. PAUWELS, *op. cit.*, p. 17.
 9. Jacques GOUIN, *Lettres de guerre d'un Québécois*, Montréal, 1975, p. 229.
 10. Lettre du baron Silvercruys à Spaak, le 13 octobre 1944. Archives du Ministère des Affaires étrangères (plus loin MAE) n°11.595.
 11. J. GOUIN, *op. cit.*, p.232.
 12. J. GOUIN, *op. cit.*, p. 232.
 13. Voir notamment, J. GOUIN, *op. cit.*, pp. 230 et 233.
 14. J. GOUIN, *op. cit.*, pp. 242-243. Dans une lettre à sa mère, datée du lendemain et faisant suite à une conversation avec son hôte flamand, il nuancera un peu son propos: «Le même problème épineux de langue se pose ici en Belgique. Les Flamands sont fiers de leurs langues et veulent la conserver. Le gouvernement, à Bruxelles, de tendance wallonne et française, a voulu empêcher les Flamands de maintenir leur langue. D'où des frictions comme au Canada français» (*ibid.*, p. 243).
 15. Voir B.D. ROWLAND et J.-D. MACFARLANE, *The Maple Leaf Forever. The Story of Canada's Foremost Armed Forces Newspaper*, Toronto.
 16. *Le Soir* publiée, par exemple, en première page de son numéro du 8 novembre 1944, une photo montrant des militaires canadiens en permission qui visitent le Palais de Justice de Bruxelles.
 17. Le 5 octobre, le journal titre: «Les Canadiens occupent les docks au Nord d'Anvers et libère Merxem» et il insiste sur l'importance de cette victoire qui met désormais la ville portuaire à l'abri des bombardements intermittents. Voir aussi *Le Soir*, 5-7 octobre 1944.
 18. *Le Soir*, 8-17 octobre 1944.
 29. *Le Soir*, 5-6 novembre 1944.
 20. Baron Sylvercruys au ministre des Affaires étrangères, 24 février 1943. MAE, dossier n°11.595.
 21. Baron Sylvercruys au ministre des Affaires étrangères, 18 mars 1943, MAE, n°11.595.
 22. Au début du mois de septembre 1944, *The Montreal Gazette* publie déjà une interview du cardinal Van Roey sur les circonstances dans lequel le roi a été emmené.
 23. «The Imprisoned King», *Ottawa Citizen*, 28 septembre 1944.
 24. Voir notamment «The Imprisoned King», *Ottawa Citizen*, 28 septembre 1944. Cet article sera aussi publié dans *The Montreal Gazette* du 2 octobre 1944.

25. Dans la note qui accompagne l'envoi de cet article au ministre des Affaires étrangères, le 25 septembre 1944, les services de l'ambassade notent qu'il s'agit d'une journaliste américaine mais que l'on ne possède aucune information sur les sources de sa documentation. Cette dernière remarque semble bien traduire la surprise de l'ambassade.
26. Voir les articles publiés dans le *Montreal Daily Star*, les 28 et 30 septembre 1944. Voir aussi Dick Sanburn «Canadians Live in Luxury in Antwerp», *Vancouver Daily Province*, 29 septembre 1944 et Sir Alexander Clifford, «No Famine in Europe!» dans *The Ottawa Journal*, 9 octobre 1944.
27. MAE n° 11.595.
28. «Torture Camp Described», *Montreal Daily Star*, 3 octobre 1944 et Frank Fisher «Nazi Torture Fort in Belgium. Being Preserved for Tourists», *The Ottawa Journal*, 4 octobre 1944.
29. La mobilisation des Belges au Canada rencontra toutefois un certain nombre de difficultés. Une lettre du Sylvercruys à Spaak, le 27 avril 1943 (MAE, n° 11.595) explique que la plupart des Belges établis au Canada s'y sont installés sans aucun esprit de retour. Beaucoup d'entre eux n'ont pratiquement plus aucun lien avec leur pays natal et ils ne souhaitent porter les armes que si le gouvernement canadien introduit la conscription.